

La colère en drapeau

120 battements par minute de Robin Campillo

Nicolas Gendron

Volume 35, Number 4, Fall 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86544ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gendron, N. (2017). Review of [La colère en drapeau / *120 battements par minute* de Robin Campillo]. *Ciné-Bulles*, 35(4), 22–23.



La colère en drapeau

NICOLAS GENDRON

En 1987, à New York, naissait AIDS Coalition to Unleash Power (ACT UP), dont le militantisme salvateur — si tant est que l'on croit aux vertus de l'action citoyenne, sans pour autant porter des lunettes roses — a été mis en lumière dans l'excellent **United in Anger: A History of ACT UP** de Jim Hubbard, et en partie dans **How to Survive a Plague** de David France, deux documentaires sortis en 2012. Au plus fort de l'épidémie du sida, on y voit les malades eux-mêmes et leurs proches engager des gestes concrets, entre désobéissance civile et manifestations tapageuses, pour que le pouvoir en place ne les laisse pas mourir dans l'indifférence générale, d'autant plus qu'ils incarnent souvent la marginalité aux yeux de la société : homosexuels, prisonniers, toxicomanes, prostitués, etc. D'où une des images-clés du mouvement, où l'on peut lire les mots

« Silence = Death » (aussi le titre d'un film de l'activiste Rosa von Praunheim), dans la foulée des slogans que sont « Action = Life » et « Ignorance = Fear », qui résonnent encore aujourd'hui.

Imprégné de cette fougue revendicatrice, pour ne pas dire de cet instinct de survie, **120 battements par minute** de Robin Campillo s'avance sur le terrain de la fiction, tout en s'inspirant fortement de la cellule d'Act Up-Paris, née en 1989, et dont le réalisateur fait partie au début des années 1990 par solidarité pour ses camarades de la communauté gaie et en colère qu'on les stigmatise en tant que « groupe à risque ». Auparavant, il croise la route de Laurent Cattet dans une école de cinéma, pour qui il sera régulièrement monteur ou coscénariste (**Ressources humaines**, **L'Emploi du temps**, **Vers le sud**, **Entre**

les murs, etc.). Ses deux premières réalisations, méconnues chez nous, sont aussi traversées de pulsions de vie et de mort. Adapté plus tard sans lui pour la télé, **Les Revenants** redonnait des couleurs aux trépassés, qui renouaient mystérieusement avec leurs familles endeuillées. Son **Eastern Boys**, nommé aux César en 2015, marquait la rencontre houleuse entre un célibataire endurci et un prostitué ukrainien. Il aura fallu une vingtaine d'années pour qu'il se risquer à aborder son passé militant.

Aidé au scénario par Philippe Mangeot, un ancien président d'Act Up-Paris, Campillo accouche d'un film dense, chargé de fluides et de courants contradictoires, qui pourtant jamais ne s'égare. D'entrée de jeu, le mouvement de lutte contre le sida vit une « rupture historique et hystérique », du moins selon les

médias, à la suite d'une action qui dégénère en attaque de faux sang. Si tous s'entendent sur la déresponsabilisation du gouvernement, les moyens de frapper les esprits divisent l'assemblée. Ouvert à tous, « quel que soit votre statut sérologique », Act Up-Paris est le théâtre de réunions hebdomadaires musclées, entre exposé sur les avancées des traitements et remue-ménages sur les futurs slogans; on en découvre les rouages par les yeux de Nathan (Arnaud Valois, lumineux), un nouveau membre qui tape dans l'œil de Sean (l'imprévisible Nahuel Pérez Biscayart, remarqué dans **Je suis à toi**), un trublion charismatique dont la maladie progresse rapidement. En guise de flirt, le second regrettera d'ailleurs que le premier n'ait pas le VIH: « C'est vrai que t'es séronég? Dommage, t'es tellement beau. » Et nous voilà happés, à l'instar de Sean, dans ce vortex d'engagement intime et politique.

Non seulement **120 battements par minute** dépeint-il avec acuité les forces vives de battants dont la plupart se savent condamnés, sans jamais instrumentaliser ses personnages secondaires (le jeune ado victime de l'affaire du sang contaminé et sa maman, la lesbienne volontaire que campe Adèle Haenel, seule vraie tête d'affiche, la mère de Sean, fugace et si bouleversante, etc.), mais il y parvient dans un chaos mené tambour battant. Filmés à trois caméras, comme dans **Entre les murs**, les débats s'accroissent ou se dilatent, au gré

des altercations ou d'une bulle de confidences, où s'intercalent coups d'éclat et défilés de la fierté, dialogues hors champ et intermèdes à la discothèque dominés par la house music et ses 124 bpm (d'où l'origine du titre). Quelques images d'archives se glissent au passage sans heurts, de même que des gros plans moléculaires récurrents, qui tantôt se font poussière, tantôt la mordent pour annoncer la mort qui rôde. Duo de choc qui peut aisément avoiser le cliché, Éros et Thanatos surgissent ici à pas feutrés, le désir étant montré dans une lumière crépusculaire ou dans la froideur presque cocasse d'une chambre d'hôpital. Tout ce chaos, si l'on se garde de le trouver joyeux — même si l'on rigole parfois de bon cœur —, participe à une réelle communion des troupes face à l'adversité.

Cela dit, c'est dans l'incarnation de dilemmes éthiques et de tensions humanistes que se dévoile la profondeur du film, récompensé au dernier Festival de Cannes par le Grand Prix du jury, que présidait Pedro Almodóvar, ému par ces « héros qui ont sauvé de nombreuses vies ». Parce que les figures d'Act Up-Paris ne se voient surtout pas en sauveurs, déchirées par leur mort prochaine — donc par l'urgence égoïste qu'elle sous-tend (« On va pas comparer nos résultats médicaux! ») — et l'hypocrisie d'une nation qui se sent à peine concernée. À ce chapitre, le scénario regorge d'exemples féconds, du Prési-

dent de la République (« Mitterrand assassin, t'as du sang sur les mains! ») aux compagnies pharmaceutiques qui essaient de « justifier l'injustifiable », sans compter les directions d'école qui refusent de distribuer des condoms à leurs élèves, de peur d'encourager le vice. À son tour, le personnage de Thibault (Antoine Reinartz, très juste), leader naturel du mouvement, est également emblématique de ces dissensions internes. La cause justifie-t-elle que l'on effraie les gens avec des seringues ou du faux sang? Pourquoi exiger un enterrement politique? Les malades ont-ils à être en première ligne, pour la photo qui fera sensation? Bien plus qu'une cause, **120 battements par minute** défend avec brio l'idée que l'engagement est un remède fulgurant à l'inertie. (Sortie prévue: 13 octobre 2017)



France / 2017 / 140 min

RÉAL. ET MONT. Robin Campillo **SCÉN.** Robin Campillo et Philippe Mangeot **IMAGE** Jeanne Lapoirie **SON** Julien Sicart, Valérie Deloof et Jean-Pierre Laforce **MUS.** Arnaud Rebotini **PROD.** Hugues Charbonneau et Marie-Ange Luciani **INT.** Nahuel Pérez Biscayart, Arnaud Valois, Adèle Haenel, Antoine Reinartz, Félix Maritaud, Aloïse Sauvage **DIST.** MK2 | Mile End

